

# Faire pastorale dans une société sécularisée

*Intervention de Mgr Pierre Warin évêque de Namur*

*lors de sa visite à la Chapelle Universitaire Notre Dame de la Paix, le 20 mars 2022*

Lorsqu'on compare la situation actuelle de l'Eglise et de la foi avec celle d'il y a quelques décennies, on ne peut que constater qu'elle a fondamentalement changé. Notre société n'est plus guère chrétienne. Nous sommes passés d'une société chrétienne, d'un régime de chrétienté, à une société moderne où le christianisme n'est plus majoritaire comme naguère. Notre société s'est sécularisée, laïcisée. Elle est désormais clairement pluraliste : les convictions les plus diverses s'y côtoient. Et le caractère pluriel des convictions se vérifie au sein de nos institutions chrétiennes.

Quels ont été les facteurs de ce changement ? L'évolution vers une société moderne a pris en réalité plusieurs siècles. Un des facteurs, explique le Cardinal De Kesel dans son livre « Foi et religion dans une société moderne » (2021), est constitué par la Réforme, prônée par Martin Luther au XVI<sup>e</sup> siècle. L'unité de l'Eglise en Occident s'est alors désintégrée. Et c'est cette désintégration qui, à côté d'autres facteurs, a rendu possible l'avènement de la modernité. Car au lieu de l'Eglise, il y avait désormais une pluralité de confessions. En « pluralisant » le christianisme, la Réforme l'a en fait relativisé. La Réforme n'a pas produit la réforme de l'Eglise que voulait Luther, elle a apporté la division. Au début, on a encore cru pouvoir résoudre le problème par région. Par la paix d'Augsbourg, Charles Quint avait accepté que, lorsque dans une région un prince était catholique ou luthérien, ses sujets étaient alors catholiques ou luthériens : « Cujus regio, ejus religio » (Telle est la religion du prince, telle celle du pays). Les guerres ont malgré tout continué. Elles ont repris de plus belle pendant 30 ans, de 1618 à 1648. Le 24 octobre 1648, la paix de Westphalie fut signée à Münster. A la question de savoir si une des confessions pouvait rester religion culturelle en Occident, c'est-à-dire d'être le cadre de référence dans lequel, dans la société, on pense et agit, le traité de Münster a répondu par la négative. Pour le choix d'une conviction religieuse, on ne suivrait plus le prince. Cela devenait un choix personnel et libre.

## **D'autres facteurs :**

- La Renaissance et la découverte de l'Antiquité dans son statut préchrétien. L'Occident n'a pas toujours été chrétien et il ne l'est donc pas non plus nécessairement.
- Mais ce qui a été un facteur vraiment déterminant, ce fut le progrès des sciences, en l'occurrence des sciences positives. Parce qu'elles ont rendu possible l'exercice de la liberté et de l'émancipation de l'homme.
- Et de tous ces facteurs qui ont conduit à un changement fondamental de la culture en Occident, le siècle des Lumières (XVIII<sup>e</sup> siècle) ou « Aufklärung » a été le catalyseur.

Que faire ? Comment réagir à cette situation nouvelle ? Faut-il se lancer dans une reconquête ? L'Eglise doit-elle s'adapter à cette situation ? L'Eglise n'a plus le droit de se positionner comme représentative de la religion culturelle. Il y a lieu pour l'Eglise d'accepter la légitimité d'une société sécularisée. Du reste, être chrétien dans une société qui ne l'est guère est une situation relativement traditionnelle dans l'histoire de l'Eglise. Dans une allocution en la cathédrale de Rabat au Maroc en 2019, le Pape François déclarait : « Le problème n'est pas d'être peu nombreux mais d'être insignifiants, de devenir un sel qui n'a plus la saveur de l'Evangile – c'est ça le problème ! – ou une lumière qui n'éclaire plus rien » (cf. Mt 5, 13-15). Accepter la légitimité d'une société sécularisée, cela ne veut pas dire que l'Eglise doit s'adapter à tout ce que cette sécularisation rend possible. Accepter une situation ne signifie pas nécessairement s'y conformer. C'est ce qui vaut aussi pour un migrant. On ne peut lui demander d'abandonner sa propre identité et sa propre tradition. On ne lui demande pas l'assimilation. Mais il a bien le devoir de s'intégrer dans la société qui l'accueille. C'est là qu'il doit vivre et construire la cité avec les autres citoyens, ensemble. Il n'a pas le droit d'imposer

sa propre tradition à l'ensemble de la société. Tout en restant elle-même, l'Eglise est appelée à vivre dans un monde sécularisé et pluraliste et à s'y intégrer.

Certains pensent que cette culture sécularisée et moderne signifie à long terme la fin de toute conviction religieuse. Foi et modernité finiront par s'exclure mutuellement. C'est la position d'un dogmatisme séculariste. Mais tout le monde n'est pas aussi extrême aujourd'hui dans le débat « religion et société ». Il y a, à côté de ce point de vue extrême, une autre conviction plus largement répandue : à savoir celle qui affirme que les convictions religieuses n'ont aucune pertinence sociétale. Certains voudraient confiner la foi dans le domaine du privé. Ils disent : « les convictions religieuses ou autres de chacun sont une affaire de conscience personnelle. » Supprimer toute référence religieuse de l'espace public. Reléguer religions et confessions à la maison. Supprimer signes et symboles. C'est cette tendance qui se cache derrière la volonté de supprimer les cours de religion obligatoires. Nous ne pouvons nous résigner à une privatisation de la foi, à la relégation de la foi dans le privé. Pourquoi ? Parce que si l'Eglise n'a aucun pouvoir politique, elle appartient bel et bien à la société civile. Elle n'est nullement indifférente vis-à-vis des grands défis auxquels la société et le monde sont confrontés. Cf. *Gaudium et Spes* (constitution pastorale sur l'Eglise dans le monde de ce temps) : « ... il n'est rien de vraiment humain qui ne trouve de résonance dans leur cœur (des disciples du Christ) » (1). L'Eglise et l'Etat sont séparés. Mais il n'y a pas de séparation entre foi et société. L'Eglise ne vit pas hors du monde, ni au-dessus du monde ou à côté, mais dans le monde. Le chrétien est un acteur loyal de la société civile. Nous ne pouvons accepter la privatisation de la foi aussi parce que le pluralisme bien compris n'implique pas la mise sous étoile des convictions, mais bien leur mise en dialogue. Ou encore parce que – à moins de trahir la parole du Seigneur – nous ne pouvons renoncer à « être sel de la terre » et « lumière pour le monde » (cf. Mt 5, 13-14). Ou encore, parce que comme les apôtres de la première génération qu'on voulait faire taire, nous ne pouvons pas ne pas parler.

Dans son Exhortation apostolique « *Evangelii Gaudium* » (« La Joie de l'Evangile »), le Pape appelle les communautés à être « en sortie » (46), à vivre non pas tournées vers elles-mêmes, mais vers le monde. L'Eglise n'existe pas pour elle-même : elle est pour le monde. Le Pape met en garde l'Eglise contre une attitude autosuffisante et autoréférentielle. Voir Mgr De Kesel, pp. 75-76.

Nous chrétiens devons dire ce qui nous habite, « rendre compte de l'espérance qui est en nous », mais – comme l'apôtre Pierre le précise dans sa Première Lettre – « avec douceur et respect » (cf. 1P 3,15-16). Sans imposer. Comme le Seigneur Jésus qui disait : « Si tu veux... » Nous chrétiens devons être des proposant de la foi. Comme Bernadette qui, témoin qu'à la Grotte de Massabielle le Ciel avait touché la terre, disait au curé de Lourdes : « Je suis chargée de vous le dire, pas de vous le faire croire. »

L'Eglise ne dit pas peser sur le monde. Comme le dit le Pape François en citant Benoît XVI : « L'Eglise ne grandit pas par prosélytisme mais par attraction » (cf. EG, 14). La reconquête est à exclure. Il nous faut oser la visibilité, mais sans arrogance aucune, aussi vis-à-vis des autres religions (le Concile Vatican II nous invite à avoir un regard positif – cf. « *Nostra Aetate* », déclaration sur les relations de l'Eglise avec les religions non chrétiennes). Sans arrogance aucune – j'insiste – parce que la voie du Seigneur Jésus a été celle de l'humilité. Pour visiter la terre, Dieu a pris l'habit du mendiant, du pauvre qu'on peut repousser. N'est-il pas symptomatique que les parents du petit, qui avaient cherché à ce qu'il soit reçu, ne trouvèrent, cette nuit-là, que des portes closes : pas de place pour lui dans la salle d'hôtes ! Tout dans la vie de Jésus est humilité, de A à Z, de la crèche à la croix. Il ne faudrait pas que nos croix en bois poli, en argent ou en or fassent oublier tout le rugueux de la croix du Christ. Nu il l'a été, sur l'instrument de supplice le plus cruel, le plus infamant, le plus humiliant. Si nous voulons être son évangéliste, comment pourrions-nous faire l'économie d'un chemin d'humilité ? La recherche de l'honneur, du prestige, du succès sont pratiques courantes. Il nous faut résister à la « tyrannie de la normalité ». A la tyrannie de la normalité qui peut tout fausser. Ne lit-on pas dans le Magnificat : « Il disperse les superbes » (cf. Lc 1,51) ? Dans sa vigoureuse « Méditation sur l'Eglise », le cardinal Henri de Lubac écrit : « Lorsque l'Eglise est humble dans ses enfants, elle est plus attirante que lorsque domine en eux le souci trop humain de respectabilité » (Paris, Cerf, p. 246).

Nous devons nous garder de toute arrogance, mais tout de même oser la visibilité – j’insiste –, parce que nous sommes dépositaires pour le monde d’un trésor. « Parfois – dit le bon Pape François dans son Exhortation apostolique « Evangelii Gaudium » (« La Joie de l’Evangile ») – nous perdons l’enthousiasme pour la mission en oubliant que l’Evangile répond aux nécessités les plus profondes des personnes » (265). Et un peu plus loin, il s’exclame « l’Evangile, le plus beau message qui existe en ce monde » (277).

Le plus beau message qui existe en ce monde... Il arrive qu’on me demande pourquoi je crois. Je réponds invariablement : « Parce que c’est beau. Je crois en raison de la beauté de la foi, en raison de la beauté ineffable de l’Evangile ! » Que c’est beau un Dieu qui se dépouille, qui se fait pauvre, qui pour dire à l’homme : « Je t’aime » se met sur la paille ! Pensons à la naissance de Jésus. Que c’est beau un Dieu qui sert, qui se revêt d’un tablier, qui s’agenouille devant l’homme pour mieux le servir ! Pensons au lavement des pieds. Que c’est beau un Dieu qui pleure notre mal comme une mère ! Que c’est beau un Dieu qu’on peut si fort blesser en blessant l’homme ! Que c’est beau un Dieu qui est notre pain à chaque cène ! Que c’est beau un Dieu qui fait table commune avec les pécheurs et de l’amour duquel nos défections ne peuvent avoir raison ! Que c’est beau un Dieu qui veut à tous ses fils donner sa mère ! Que c’est beau un Dieu qui tire de sa mort notre naissance ! Que c’est beau un Dieu qui nous ouvre sa joie et son Royaume !

+ Pierre WARIN  
Faire pastorale dans une société sécularisée,  
Chapelle de la rue Grafé, 20.3.2022